



Où niche l'hibou ?

Pour José Domingues Almeida

Et tout en me demandant de quoi donc parlaient mes hôtes dans leur langue chuintante et doucement explosive (les astres, le riz au canard, le Machu Pichu ?) je repensais à ce plaisir que nous avions enfants à faire débouler les syllabes de « *la pie niche haut, l'oise niche bas, l'hibou niche ni haut ni bas, où niche l'hibou ?* », histoire de méduser l'interlocuteur et de montrer combien nous savions parler russe, ou mouschbek, ou cochinchinois, alors qu'il pouvait tout aussi bien s'agir de cette langue-ci, cet idiome de fond de bouche, dont nous nous essayions aux plaisirs éruptifs... Il faut dire qu'ils avaient dans ce pays un certain talent pour écraser les syllabes, vous transformer un mot bien plat, bien déplié, avec des compartiments syllabiques bien délimités, en une boulette sonore, un mâchouillis expéditif, une espèce de borborygme pulsant et mélodieux... Pourtant les femmes y avaient ce charme indéfinissable qu'ont les belles étrangères lorsque conversant entre elles sans que l'on comprenne elles remuent sans le savoir tout le secret du monde. Je repensais à tout cela en descendant les pavés de la rue Santa Joao* vers le fleuve quand mon compagnon m'avait glissé en français : « *il faudrait absolument que j'organise ce colloque sur la nostalgie...* ». J'en étais resté ahuri et charmé, me demandant d'où venait donc chez ces gens ce tropisme pour la nostalgie, peuple de navigateurs revenus dans leurs ports d'origine pour mieux rêver aux pays lointains, aux pays perdus... Et tandis que le collier des luminaires s'allumait en papillotant sur l'autre rive du Douro j'imaginai soudain ce grand colloque sur la nostalgie, amphithéâtres et salles de séminaires bondées où l'on disserterait sans fin sur la *Nostalgia*, le sentiment d'exil, les humeurs crépusculaires, le mystérieux mal des



steppes, la tristesse de Hongrie, le vague à l'âme finlandais, le spleen des bords de Loire et pour couronner ces langueurs leur imprononçable *Saudade*, la plus délicate et la plus lumineuse des brûlures d'existence. Il monterait des caves de très vieux enregistrements de locomotives, longs cris de cornes de brume, adieux de vapeurs sur les fleuves et relents de fado, blues, antiques cantilènes, tandis que les souffleries propulseraient un air d'autrefois et que dans les étages on convoquerait la science et la statistique, on proposerait des grilles d'analyse, on chercherait un plus petit commun dénominateur, on opterait pour une classification en trois groupes, on inventerait une échelle allant de 1 à 7, les débats se prolongeraient la nuit par d'ambitieuses soulographies où se compareraient dans les brouillards dorés les effets sur l'âme du Porto, du Sauternes, du Vinho Verde, puis plus audacieusement du Saké, du Raki, de l'Aquavit jusqu'à ce que des équipes médicales dépêchées en urgence viennent relever les taux respectifs de mélancolie résiduelle... Un peu plus tard dans la même soirée alors que nous avons échoué dans une gargote vitrée posée sur la berge du fleuve et que nous partagions dévotement une espèce de purée exquise et glaireuse nommée *Açorda de Marisco** (où toute la mer mixée – œufs, chairs, alevins, coquillages – finissait par passer dans l'avaloir) je repensais encore à la nostalgie. Les questions me tourmentaient en pagaille. N'y aurait-il pas, me demandais-je, un unique paysage au fond de tous les paysages que nous portons en nous ? Au commencement de tout n'y aurait-il pas une unique couleur de paysage ? (Mais qui avait écrit « *le vert paradis des amours enfantines* » ?) Et cet enfant au fond de nous, me disais-je, quel était cet enfant qui languit, qui questionne, et pour lequel la question demeure à jamais sans réponse, comme la pièce éternellement manquante au puzzle de l'univers ? Effritée entre le pouce et l'index la croûte feuilletée de l'*açorda* se laissait délicieusement croquer, Orphée chantait dans le lointain, sur le quai passait une ombre furtive qui ressemblait à s'y méprendre au promeneur solitaire de la Rue des Douradores tandis qu'à la table voisine deux jeunes amoureux se déclaraient l'amour du monde dans cette même langue chaloupée de velours dont usait le serveur pour héler le cuisinier à grands coups haletants de *nichba, la-pie-niche-haut-l'oie-niche-bas*... Mais quel est donc pour l'enfant que nous étions la question sans



réponse, me demandais-je encore, quel est le fond sans fond de la nostalgie ?

François Emmanuel, *mars 2010*